

# Chapitre 1

Sur les hauteurs du sud de la Cassandrie, une cité s'érigait au beau milieu des neiges éternelles. La citadelle de Franchort, construite à l'extrémité d'un chemin peu praticable, se voulait volontairement coupée du monde. Paradoxalement, la proximité des terres chaudes nyssaliennes faisait de sa situation climatique une énigme. Le seigneur et ses sujets s'étaient cependant accoutumés à ces pénibles conditions de vie. La population offrait à la forteresse son caractère indépendant, écartée de toutes les décisions royales. Bien sûr, le souverain de Cassandrie étendait sa lointaine influence sur cette région reculée, mais son manque d'intérêt pour cette cité isolée aux confins de ses frontières le rendait naturellement peu populaire. Ce n'était pas le cas du seigneur protecteur de la ville. Le comte Edward Bordemer était aimé de son peuple. Il lui apportait un réconfort traditionnellement apprécié et était remercié à sa juste valeur par une loyauté que lui enviait même son propre frère, le roi Philippe.

En cette nuit aux accents de quiétude, la neige qui recouvrait le sol était éclairée par une lune brillante mais au demeurant distante en ces temps sombres. Le silence des étoiles rendait l'atmosphère féérique pour les quelques sentinelles qui veillaient sur les chemins de ronde de la forteresse. Tout était calme et timidement embelli par le manteau blanc qui recouvrait la montagne côtière. L'écho des vagues se cognant contre la lointaine falaise n'était pas aussi puissant que les nuits précédentes. Ce calme relatif et apaisant contrastait en tout point avec le cauchemar éprouvant que subissait le fils du comte.

Dans les profondeurs de la cité, et reclus dans sa chambre lugubre, Gérald se réveilla en sursaut. Sa lucidité l'empêcha par réflexe de pousser un cri de terreur. Le visage en sueur, il effectua plusieurs grandes inspirations pour accompagner son dramatique retour à la réalité. Assailli par un

mauvais pressentiment, il alla chercher une sécurité là où il savait indéniablement la trouver.

— Engar, à moi ! hurla-t-il en s'asseyant promptement dans son lit.

Un colosse se présenta aussitôt en travers de la porte de sa chambre. C'était un puissant homme du Nord, barbu, et exilé de ses lointaines terres pour servir un maître étranger qui ne lui accordait que peu de faveurs. Sur le qui-vive, il ne donnait pas l'impression de sortir de son sommeil. Il était d'aplomb, habitué à se faire réveiller en pleine nuit par les caprices du jeune seigneur. C'était là une besogne qu'il n'appréciait guère, mais son statut d'esclave ne lui donnait aucune opportunité de pouvoir s'en plaindre.

— Que se passe-t-il, monseigneur ? demanda-t-il avec un respect forcé.

Gérald s'extirpa promptement de ses draps pour se saisir des vêtements qui l'attendaient comme chaque matin au pied de son lit.

— J'ai l'impression qu'on attaque le château ! s'écria le jeune homme en s'habillant avec hâte. Prépare-toi, il faut aller voir ce qu'il se passe !

Engar resta sceptique. Il était peu motivé à l'idée de faire une nouvelle promenade nocturne qui, comme d'habitude, n'allait aboutir à rien. Ce n'était pas la première fois et, comme à chaque fois depuis plusieurs jours, il tenta vainement de le faire renoncer à cette idiotie.

— Je n'ai rien entendu, assura-t-il, et je peux vous jurer que je ne dormais pas.

— Suis-moi quand même, lui ordonna sévèrement le jeune seigneur, je préfère en avoir le cœur net.

Engar ne discuta pas davantage, il n'en avait d'ailleurs pas le droit. Il se saisit de sa hache et suivit son maître en prenant bien soin de ne plus prononcer un seul mot. La moindre plainte supplémentaire de sa part pourrait justifier une sévère punition. Son dos présentait encore les stigmates de ses anciennes vaines rébellions.

Les deux hommes marchèrent d'un bon pas dans les vastes couloirs du palais, à peine éclairés par des chandelles accrochées aux murs et maintenues allumées grâce aux incessantes rondes des sentinelles. Étonnamment, ils ne croisèrent personne cette fois-ci. Gérald osait espérer qu'il ne s'agissait là que d'une simple négligence.

Rapidement, ils arrivèrent près de la salle de garde. Gérald était déjà prêt à adresser aux gardiens une remontrance méritée, mais les ardeurs du jeune homme furent stoppées par une vision qui manqua de peu de le faire hurler de frayeur. Dans un souci de discrétion, il mit sa main devant la bouche et fit signe à Engar de passer devant lui. Le Nordique obéit et manqua de peu de buter sur un cadavre. Il s'agissait de la sentinelle en faction, à coup sûr. C'était cet homme qu'ils auraient dû croiser quelques

couloirs plus tôt. Étrangement, aucune blessure n'était apparente sur son corps. Seule sa bouche ouverte et baveuse attira l'attention de l'esclave. Il ne s'attarda pas trop sur ce détail troublant, car une tout autre découverte accentua son inquiétude.

— La salle de garde est ouverte, murmura-t-il, ce n'est pas normal...

D'un simple geste de la main, Gérald ordonna au colosse de pénétrer à l'intérieur de la pièce. Avant d'obéir, celui-ci empoigna plus fermement sa puissante hache. Prudent, il glissa sa tête dans l'ouverture pour s'assurer que la voie restait bien libre. Après un petit balayage visuel, il finit par entrer, déconcerté par ce qui l'attendait. À l'intérieur de la pièce gisaient de nombreux autres cadavres, massacrés.

— C'est de la sorcellerie ! s'écria fébrilement Gérald. Qui a pu faire une chose pareille ?

— Et sans le moindre bruit, ajouta Engar avec perplexité.

Les deux hommes se lancèrent à la recherche d'un éventuel survivant, en vain. Visiblement, tous avaient péri dans un silence énigmatique. Soudain, un bruit léger se fit entendre dans la cour intérieure qui était séparée de la salle de garde par une énorme porte. Elle aussi était restée entrouverte. Les deux hommes s'en approchèrent en faisant le moins de bruit possible, puis regardèrent discrètement.

L'obscurité ne permettait pas de voir distinctement, mais visiblement, de petites bêtes sombres et poilues, courbées et peinant à marcher sur deux pattes s'agrippaient aux soldats endormis et répandaient une vapeur étrange dans leur bouche. Au milieu de cette scène infernale se dressait une inquiétante jeune femme. Ses cheveux sombres étaient attachés à la manière d'une sauvage de l'Est. Son visage, recouvert par une couche de cendre, était porteur d'une terrifiante jeunesse. Le sourire aux coins des lèvres, elle se montrait réjouie par le spectacle morbide que lui offraient les créatures qui l'entouraient. Elle semblait en être la maîtresse, telle la gardienne d'une meute infernale.

Gérald ne connaissait pas cette mystérieuse jeune femme. Habillée comme un homme, elle exhibait avec fierté une lance au bout de sa main ferme. À son extrémité se déployaient trois lames baignées de sang. Des gouttes fraîches tombaient encore sur le sol et accentuaient encore un peu plus l'atrocité dont elle s'était rendue coupable. Soudain, elle porta son regard vers la porte entrouverte. Ses yeux noirs repérèrent la robuste carrure d'Engar. Elle le pointa du doigt sans prononcer le moindre mot pour se faire comprendre. Engar, sans attendre, ferma la porte et la verrouilla.

— La porte ne tiendra pas ! fit-il rapidement. Il faut filer en vitesse. Rejoignons l'entrée principale par la galerie nord, c'est notre seule chance !

Terrifié par tout ce qu'il venait de voir – notamment des cadavres sanglants –, Gérald s'enfuit aussitôt en courant sans un regard derrière lui. Engar se lança à sa suite, laissant la porte se briser sous les assauts. Ils furent aussitôt pris en chasse. En pénétrant dans un couloir annexe, ils tombèrent sur de nombreux autres cadavres. Derrière eux, les créatures semblaient avoir été semées, elles n'étaient visiblement pas aussi rapides qu'eux. Un petit sursis leur était donc accordé. Gérald en profita pour reprendre son souffle. Engar l'invita à repartir immédiatement. Pour la première fois de sa vie, le jeune homme obéit à « l'ordre » de son esclave.

Au détour d'un nouveau couloir, un homme ensanglanté se dressa soudain devant eux. Un instant méconnaissable, il fut identifié de justesse par son fils qui stoppa in extremis le coup de hache rageur que s'appropriait à asséner Engar.

— Père, cria Gérald, vous êtes blessé !

Le visage recouvert de sang, le comte Edward garda ses distances avec son fils. Il ne voulait pas que l'on touche à ses blessures et n'avait de cesse de regarder derrière lui et par-dessus les épaules du jeune homme avec anxiété. Il se savait suivi et voulait simplement s'assurer qu'aucun danger immédiat ne les menaçait. Dans sa main, son épée rouge démontrait explicitement qu'elle avait déjà fait des victimes.

— Où alliez-vous ? demanda-t-il finalement, le souffle court.

— Nous voulions quitter le château par la grande porte, lui expliqua Gérald, affolé.

— Elle grouille d'écorcheurs armés jusqu'aux dents, les prévint-il gravement. La voie ouest est coupée également.

— Nous sommes pris au piège, s'alarma le jeune homme.

— Non, je connais une autre issue. Suivez-moi !

Le comte mena son fils et Engar vers un lieu dont lui seul connaissait l'existence, ainsi que l'accès. Le donjon était gardien de quelques secrets qu'il était désormais temps de révéler. Ils y parvinrent sans rencontrer le moindre ennemi. Ils s'y enfermèrent, tandis que des cris sauvages se faisaient entendre non loin derrière eux.

— Les écorcheurs arrivent ! murmura Engar.

Le seigneur Edward traversa la sombre pièce à l'aide d'un chandelier qui ne lui offrait que peu de visibilité. Au passage, il s'arrêta devant une effigie d'Arguserus, l'esprit de la mer. Il était représenté par des vagues, dont les courbes formaient subtilement le corps d'un homme antique. Son origine demeurait floue, comme beaucoup d'autres divinités, mais certains sages affirmaient qu'il s'agissait là d'un ancien Calisard. Arguserus symbolisait la divinité préférée des Cassandriens, mais à ce jour, elle n'était plus vénérée que par une minorité d'entre eux, notamment dans les

nombreuses cités portuaires. Le comte de Franchort lui avait totalement dévoué son âme en délaissant le culte d'Émania et son relatif déclin. Il se recueillit durant quelques précieuses secondes devant son idole. De ses prières ne sortit malheureusement aucun espoir. Pour lui, c'était ici que s'arrêtait sa course, mais cependant, il se devait de sauver son fils et, par la même occasion, sa lignée.

Il enclencha un mécanisme mystérieux qui déplaça lentement un pan du mur. C'était une porte ouvrant sur un long et sombre tunnel. Gérald n'en revenait pas. Durant toutes ces années, son père lui avait caché ce secret. Il ne le lui reprocha cependant pas, l'esprit obnubilé par le danger qui s'approchait à grands pas. Un bruit sourd se fit entendre, les écorcheurs étaient arrivés derrière la porte et tentaient de la défoncer à coups de bélier. Le comte se voulut rassurant, même si ses paroles ne reflétaient aucunement son réel état d'esprit.

— Ne vous inquiétez pas, la porte est solide et elle tiendra durant quelques précieuses minutes. Le temps pour vous de vous enfuir. Partez, vite, car c'est toi qu'ils veulent, mon fils !

— Vous ne venez pas, père ? gémit Gérald.

— Je dois protéger votre fuite ! Va trouver protection auprès de ton oncle, le roi Philippe. Préviens-le du danger et dis-lui que je suis mort en défendant ma cité.

— Je refuse de vous abandonner, père ! souffla le jeune homme.

Le comte détourna son regard vers Engar pour éviter de céder à son fils. Il connaissait déjà le sort qui l'attendait et devait garder tout son courage pour affronter cette ultime épreuve. Il s'adressa directement au Nordique d'une voix faible mais néanmoins autoritaire.

— Emmène-le loin de Franchort, en sûreté !

Le bélier cessa soudainement son vacarme. Le silence revenu un instant laissa rapidement place à des clameurs enragées. Le comte fut pris de panique.

— Les voilà ! Il faut vous dépêcher !

Il poussa violemment Engar vers le passage secret.

— Engar, fais ce que je t'ai dit ! Vite !

Sans discuter, le géant nordique prit le jeune homme par un bras et l'entraîna à sa suite. Ils s'engouffraient dans le tunnel, tandis que la porte se refermait lentement derrière eux. Le seigneur de Franchort se recueillit une dernière fois sur l'effigie d'Arguserus avant de se saisir de son épée et d'attendre de pied ferme ses bourreaux.

Un homme vêtu de noir fit son apparition. Boitillant et le visage dissimulé sous un long manteau, il s'approcha lentement du comte en maintenant son regard rivé vers le sol. Ce dernier le dominait de plus d'une tête, mais

la peur qu'il cherchait à camoufler derrière son visage fermé était trahie par une sueur abondante et des lèvres tremblantes.

— Où est-il ? demanda l'apparition funeste d'une voix rauque.

— Il est loin ! répondit le comte en faisant appel à ses dernières ressources de courage. Vous ne le rattraperez jamais ! Pensiez-vous vraiment que j'allais laisser mon fils se faire tuer ?

Le sorcier releva alors son visage marqué de plaies.

— Le problème, rétorqua-t-il calmement, c'est que vous n'avez pas compris que je ne voulais pas sa mort.

Puis sans ajouter un mot, il se retira, loin de se douter que le passage par lequel s'étaient enfuis Gérald et Engar se trouvait astucieusement dissimulé derrière le comte. Ce dernier regardait le sorcier partir. Cependant, il n'eut pas le temps d'espérer avoir été épargné par une utopique bonté. Un geste du bras de la part de son ennemi suffit pour lui faire comprendre qu'il allait mener là son dernier combat.

— Allez-y ! ordonna le sorcier à ses hommes sans porter le moindre regard vers celui qu'il venait de condamner à mort. Il est à vous, tout comme cette forteresse...

Gorferst s'éclipsa, l'âme songeuse, tandis que les deux fuyards étaient déjà bien loin dans la galerie secrète. Celle-ci était très étroite et très sombre. Les deux hommes étaient seulement éclairés par la torche qu'Engar avait pris soin d'allumer. À ses côtés, et regardant sans cesse derrière lui, Gérald avait repris un peu le dessus. L'urgence de la situation le lui imposait. Il acceptait le sacrifice de son père, même si celui-ci emportait avec lui de nombreuses interrogations. Soudain, devant eux, la lumière du jour perça l'obscurité et un petit air se fit sentir sur leurs visages marqués par le drame. Ce fut un relatif soulagement qui accompagna leurs derniers pas vers la sortie.

— Qu'Arguserus soit loué, s'écria le jeune seigneur, nous voici hors de danger !

Dès dehors, les deux hommes se laissèrent tomber lourdement sur le sol enneigé. Déjà, le froid faisait trembler le corps de Gérald, il claquait des dents. Ils n'avaient pas de manteau et la seule manière de retrouver un peu de chaleur aurait été de marcher. Engar était bien conscient de cela, mais il n'osait pas émettre d'avis de peur que le chagrin de Gérald ne se retourne contre lui.

Il resta donc à sa place et se contenta de poser une question digne de son statut d'esclave.

— Où devons-nous aller, maître ?

Il connaissait déjà la réponse, d'autant que le comte leur avait indiqué la direction à suivre. En réalité, il voulait simplement faire réagir le jeune

homme. Chaque minute supplémentaire réduisait un peu plus ses chances de pouvoir se relever.

— Nous allons rejoindre Formurail, murmura Gérard, mais je ne sais pas quelle route emprunter. Tu la connais, toi ?

— Non, répondit le Nordique, mais quelle que soit la route que nous allons prendre, je serais d'avis de partir maintenant. Des patrouilles sont sans doute déjà sur nos traces. J'ose vous rappeler que votre père nous a dit que c'était vous qu'ils recherchaient.

— C'est vrai, souffla le jeune homme, mais pourquoi ?

— Croyez-moi, nous le saurons bien assez tôt ! Mais pour le moment, il faut se mettre à l'abri...

Gérard se laissa convaincre. Ils marchèrent toute la journée.

À la nuit tombée, les deux fuyards trouvèrent refuge dans une grotte enfouie parmi les arbres. Ils étaient à l'abri des regards indiscrets et de la neige. Le jeune homme trouva rapidement le sommeil, pendant qu'Engar montait la garde durant la nuit. Il réchauffa son maître avec un feu difficilement allumé et dangereusement susceptible de les faire repérer des lieues à la ronde.

Au petit matin, le feu s'était éteint et Engar plongé dans un profond sommeil. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il eut la mauvaise surprise de se retrouver nez à nez avec un archer. Ce dernier tendait son arc en direction de sa tête. La hache à proximité de sa main, Engar se tenait prêt à frapper pour protéger son maître. Cependant, une main posée sur son bras l'empêcha de commettre cette folie suicidaire. Gérard s'était enfin réveillé. Encerclés par une patrouille entière, le jeune homme se montra cependant moins fébrile que face aux écorcheurs et aux autres créatures. Il avait reconnu ceux qui leur faisaient face : des soldats réguliers nyssaliens. Une chose seulement pouvait expliquer leur présence en ces lieux : ils s'étaient rapprochés de la frontière sud sans le savoir. Néanmoins, même en compagnie de gens plus civilisés, le sort des deux fuyards n'en demeurerait pas moins incertain. Les relations entre la Cassandrie et les cités nyssaliennes restaient sous tension. Ils ne devaient leur montrer aucune hostilité, d'autant que leurs origines avaient été rapidement démasquées.

Le chef de la patrouille – un sergent – s'adressa à eux.

— Il est bien imprudent pour deux étrangers de s'aventurer par ici. La région regorge de créatures maléfiques. D'ailleurs, c'est vous, les Cassandriens, qui les avez amenées ici. Les sorcières viennent bien de chez vous, non ?

Il ne s'adressait qu'à Gérard, car Engar avait été identifié comme un esclave, et donc, dépourvu du moindre intérêt.

— Nous sommes égarés, répondit le jeune homme avec son noble accent cassandrien.

Il suscita l'amusement des archers.

— Qui êtes-vous donc ? demanda le sergent en gardant pour sa part un regard sérieux.

— Je me nomme Gérard, je suis le fils du seigneur Edward Bordemer, le comte de Franchort. Lui, continua-t-il avec un air supérieur, c'est Engar, mon garde du corps personnel.

— Oh ! s'écria l'archer, rien que ça ! J'ai donc l'honneur d'avoir devant moi le neveu du roi de Cassandrie ? Eh bien, que faites-vous dans cette contrée dangereuse, monseigneur ? Vous avez envie de finir comme celui-ci ?

Le jeune homme ne comprit pas immédiatement cette dernière question, mais il regarda dans la direction que le sergent avait indiquée du regard. Il aperçut avec horreur un pendu en état de décomposition avancée.

— Qu'a-t-il fait ? demanda-t-il dégoûté.

— Il nous a manqué de respect, sans doute, fit son hôte avec un sourire inquiet. Bref, j'attends votre réponse, fils de comte ! Que faites-vous ici ? Je doute que vous vous soyez réellement égaré, car il est bien rare de voir un homme de votre rang sortir de son château en si petite compagnie.

— Mon château vient d'être dévasté par des écorcheurs. Il y avait des créatures étranges avec eux. Elles ont massacré toute la garnison. Nous sommes les seuls survivants, je pense, et sommes poursuivis. Je croyais faire route vers Formurail, mais je crains m'être trompé. Enfin, je veux dire, ajouta-t-il, mon esclave s'est trompé de route.

— On ne peut rien vous cacher, se moqua gentiment le sergent. Mais vous dites que des créatures ont attaqué votre château ? Quel genre de créatures ?

— De créatures voûtées, plus petites qu'un homme, avec une femme à leur tête ; une sorcière, je pense. Je pense aussi que le culte de Vulcania est derrière tout ceci, mais j'en ignore encore la raison.

— Les rumeurs étaient donc vraies, souffla gravement l'archer.

— Quoi ? questionna Gérard. Quelles rumeurs ?

— On raconte que le culte de Vulcania rassemble une puissante armée d'écorcheurs au sud-est de l'empire. Il ne serait pas étonnant d'en voir se perdre jusqu'ici. Les montagnes du Sud sont envahies, paraît-il, et ce sera bientôt notre tour. Cagliari est déjà en état de guerre et s'apprête à se défendre. À mon avis, l'attaque de votre cité n'est que le début d'une grande invasion. Bon sang, ils vont attaquer par l'est et le nord en même temps !

— C'est horrible ! gémit Gérard. Êtes-vous assez armés pour vous défendre ?



— La ligue de défense nyssalienne se rassemble, mais je crains que le nombre ne soit pas en notre faveur. Et votre roi, rétorqua le sergent, ne peut-il rien faire ? Car vous êtes apparemment autant concernés que nous...

— Je crains de ne plus pouvoir le rejoindre aujourd'hui. Si je retourne au nord, les écorcheurs seront sur ma route. Je dois trouver refuge sur les terres nyssaliennes.

— Et vous pensez que vous y serez longtemps en sécurité ? Nous sommes si peu nombreux. Seigneur, vous avez commis une lourde erreur en venant ici, car désormais, vous ne pouvez plus reculer. Cependant, il est de mon devoir d'escorter un homme de votre rang, qu'il soit nyssalien ou cassandrien. Nous avons le même ennemi, me semble-t-il, et c'est là tout ce qui importe... Où désirez-vous aller ?

Le regard dépité de Gérard croisa celui de son garde du corps. Celui-ci n'avait pas plus d'idée que lui, visiblement.

— Maintenant que nous sommes ici, se résigna Gérard, je pense qu'il serait plus sage d'aller au plus profond des terres, là où nous serons peut-être oubliés ou épargnés par cette menace.

— Dans ce cas, je vous conseille Vinaledad, la ville du roi Antonio Rimez de la Rivera. Une oasis au milieu du désert.

— Cela me semble bon. Pourriez-vous nous y escorter, noble archer ?

— Noble archer ? gloussa le chef de la patrouille. Si j'étais noble, je serais à l'abri derrière les murailles de mon château, mais bon... Nous allons vous escorter jusqu'à Cagliari. Je dois y retourner pour donner un compte-rendu à mon capitaine. Là-bas, je pense que nous pourrions trouver des archers du roi Rimez. Ils pourront alors vous escorter jusqu'à Vinaledad. Cela vous va-t-il ainsi, monseigneur ?

— C'est parfait !

— Eh bien, suivez-nous. Mais je vous préviens, la route est encore bien longue, d'autant que nous devons nous faire discrets. Les premières bandes armées ont déjà franchi la frontière.

— Quand arriverons-nous à Vinaledad, selon vous ? s'inquiéta Gérard.

— Oh, souffla l'archer, je n'en sais rien, je n'y suis jamais allé. Mais si tout va bien, dans trois jours, nous serons à Cagliari. Pour le reste...

Gérard grimaça à l'idée de devoir entamer un si long voyage, car celui qui l'avait amené jusqu'ici lui avait déjà paru interminable.